

Thomas B. Reverdy
Les évaporés

roman

« Ici, lorsque quelqu'un disparaît, on dit simplement qu'il s'est évaporé. »



rentrée littéraire
Flammariion

Les évaporés

Thomas B.
Reverdy



Ici, lorsque quelqu'un disparaît, on dit simplement qu'il s'est évaporé, personne ne le recherche, ni la police parce qu'il n'y a pas de crime, ni la famille parce qu'elle est déshonorée. Partir sans donner d'explication, c'est précisément ce que Kaze a fait cette nuit-là. Comment peut-on *s'évaporer* si facilement? Et pour quelles raisons? C'est ce qu'aimerait comprendre Richard B. en accompagnant Yukiko au Japon pour retrouver son père, Kaze. Pour cette femme qu'il aime encore, il mènera l'enquête dans un Japon parallèle, celui du quartier des travailleurs pauvres de San'ya à Tokyo et des camps de réfugiés autour de Sendai. Mais, au fait : pourquoi rechercher celui qui a voulu disparaître?

Les évaporés se lit à la fois comme un roman policier, une quête existentielle et un roman d'amour. D'une façon sensible et poétique, il nous parle du Japon contemporain, de Fukushima et des yakuzas, mais aussi du mystère que l'on est les uns pour les autres, du chagrin amoureux et de notre désir, parfois, de prendre la fuite.

Thomas B. Reverdy est l'auteur de quatre romans aux éditions du Seuil : La Montée des eaux (2003), Le Ciel pour mémoire (2005), Les Derniers Feux (2008) et L'Envers du monde (2010).

Flammarion

Les évaporés

Du même auteur

La Montée des eaux, Seuil, 2003.

Le Ciel pour mémoire, Seuil, 2005.

Les Derniers Feux, Seuil, 2008.

Le Lycée de nos rêves (avec Cyril Delhay), Hachette Littératures, 2008.

Collection irraisonnée de préfaces à des livres fétiches (collectif, direction avec Martin Page), Intervalles, 2009.

L'Envers du monde, Seuil, 2010.

Thomas B. Reverdy

Les évaporés

Un roman japonais

Flammarion

Les passages en italique sont des citations extraites
de l'œuvre de Richard Brautigan, qui a inspiré
un des personnages de cette histoire.

Pour les citations : *June 30th June 30th* (p.15, 62, 162, 81, 192, 193, 197, 282, 295, 296) © 1978, Richard Brautigan. Tous droits réservés. Protégé par un copyright international. Reproduit avec autorisation.
Journal japonais, traduit par Nicolas Richard © Castor astral, 2003.
The Tokyo-Montana-Express (p.22, 60, 260, 283) © 1979, Richard Brautigan. Tous droits réservés. Protégé par un copyright international. Reproduit avec autorisation. Traduit par Thomas B. Reverdy.
The Sombrero Fallout : A Japanese Novel (p.50, 51, 298) © 1976, Richard Brautigan. Tous droits réservés. Protégé par un copyright international. Reproduit avec autorisation. Traduit par Thomas B. Reverdy.

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0813-1656-0

Pour Marine

« Disparu : brève étude

Quand les rêves s'éveillent
la vie s'achève.

Ensuite les rêves ont disparu.
La vie a disparu. »

RICHARD BRAUTIGAN, *Journal japonais*

« La nuit continuait de passer pendant que Yukiko
poursuivait son rêve, et que ses longs cheveux
reflétaient l'obscurité comme un miroir. »

RICHARD BRAUTIGAN, *Retombées de sombrero*

Évaporation de l'homme

Il est assis à son bureau, face au mur, la tête dans les mains, penché sur les feuilles de papier à lettres couvertes de son écriture fine, au feutre noir. Il ne les voit plus cependant. Il a fermé les yeux qu'il avait flous, sans savoir si c'étaient des larmes ou la fatigue.

On n'a jamais vu un samouraï écrire une lettre d'adieu à sa femme avant de se suicider.

Mais il n'y a plus de samouraï, et ce n'est pas un suicide, pas tout à fait.

Ce qu'il s'apprête à faire n'a rien de chevaleresque.

Il se lève, traverse la pièce minuscule, fait coulisser la cloison qui donne sur le vestibule et ouvre la porte, reste là. Tout le froid de la nuit lui saute au visage et le gifle. Nulle lumière dans le voisinage. Les bois craquent, semblent répondre aux croassements d'un corbeau insomniaque qui sortent d'on ne sait où, plus loin dans la forêt de bambous et d'eucalyptus, où furèrent les tanuki et les chats errants. Là-bas. Le monde lui semble si vague, soudain. Il met ses chaussures et son long manteau de laine qu'il serre sur ses côtes, s'enveloppant sans le boutonner,

allume une cigarette. C'est ainsi qu'il avait commencé sa lettre pour sa femme : « Je ne mettrai plus les chaussons. » Il n'avait trouvé que ça, n'avait pas su comment lui dire autrement qu'il ne rentrerait pas.

Il regarde sa montre : il y a peut-être le temps d'une autre cigarette. Bien sûr, il y a tout le temps. Il sourit. Il sourit mais il constate aussitôt que ça ne lui est d'aucun réconfort. Ni la cigarette, ni la pensée, ni le sourire. On ne voit pas la lune, juste sa lumière qui pâlit les nuages et les toits d'ardoise, le sable du chemin qui part dans la forêt et la route, luisante encore des averses du soir.

C'est un temps et une heure à ne pas mettre le nez dehors.

Le Japon dort.

Kazehiro va partir.

Il changera de nom pour son diminutif, il s'appellera Kaze. C'est ainsi qu'elle l'appelait.

Dans la lettre qu'il a laissée sur sa table de bureau, papiers épars sans enveloppe, il lui demande de ne pas être triste, de faire comme s'il était mort.

Il lui parle d'elle et c'est peut-être la première lettre d'amour qu'il lui écrit. C'est long, trente-cinq ans. La petite est loin maintenant. Ils ont été heureux.

Il est l'heure. Il ferme son manteau, fouille ses poches. Dépose sur la console en bois de l'entrée : ses clés, son téléphone et son portefeuille, dont il extrait une liasse de gros billets qu'il était allé retirer à la banque exprès et qu'il fourre dans la poche de son pantalon. Un voyage, avait-il prétexté devant

l'employé, comme pour s'excuser de vider presque entièrement son compte. Il peut y avoir des imprévus. Il consulte de nouveau sa montre, entend un bruit de moteur qui se rapproche. Ferme la porte en sortant.

La camionnette s'est garée, feux éteints, à quelques mètres de la maison. Le type qui en descend est un peu courtaud, épais, il porte un blouson de cuir et un pantalon trop large élimé aux genoux. Ils se dévisagent.

« Vous êtes seul ?

— Mon collègue est dans la fourgonnette. Il ajuste les sangles. Vous avez préparé les cartons ?

— Il n'y en a que trois et une valise. Je les ai faits tout à l'heure, ils sont dans le garage, là.

— Je ne comprends pas. Nous nous étions mis d'accord. Ce n'est pas courant un déménagement de nuit, mais ce n'est possible que si vous préparez les cartons à l'avance.

— C'est moi qui déménage, pas la maison. Ma femme vit encore ici.

— Nous n'emportons que trois cartons et une valise ?

— Et moi.

— Vous auriez dû appeler un taxi, monsieur.

— C'était plus cher. Et puis trois cartons, ce n'est rien pour vous, mais moi je ne peux pas les porter tout seul. »

L'homme le dévisageait, un peu intrigué, peut-être un peu méfiant. De nouveau il s'est cru obligé de fournir une explication, comme au banquier le matin. Un autre mensonge.

« Je déménage pour le travail, c'est provisoire. Je dois être opérationnel dès demain matin. Vous pouvez charger les cartons discrètement ? Je ne voudrais pas déranger le voisinage à cette heure. Et puis ma femme dort. »

Au moment de partir, le déménageur au blouson se retourne encore vers lui.

« Vous ne prenez même pas un parapluie ? »

Un instant il se demande si ce type n'est pas en train de se foutre de lui. Un parapluie, la question lui semble tellement dérisoire. Mais l'autre le regarde dans les yeux sans broncher, il attend sa réponse avec une expression de pitié qui lui fait froid dans le dos. Le déménageur au blouson le fixe toujours et c'est comme s'il lui disait : « mon pauvre gars, tu es habitué aux maisons, aux bureaux, au métro et aux parapluies, tu ne sais donc pas que la pluie mouille ceux qui n'ont plus rien ? » Mais non, il n'a pas pu penser ça. Comment ce rustre aurait-il pu comprendre ? C'est une simple question stupide. Il hausse les épaules et monte dans la camionnette.

« J'en achèterai un s'il pleut. »

Le véhicule s'est mis à glisser tout doucement, lentement, dans la rue qui descend vers la ville. Ce n'est qu'arrivé sur le plat, à la limite de la voie express, qu'il a mis le contact et les phares. Avec un accent irritant du Sud, le gaillard lui conseille de se reposer, mais bien sûr il lui est impossible de dormir. Il lui est tout aussi impossible de regarder l'intérieur de la camionnette : l'habitacle sale, les papiers de chewing-gum, le cendrier plein de mégots, la bouteille d'eau entamée qui roule entre ses pieds, l'odeur

d'essence et de bâche en plastique, la présence silencieuse du « collègue » qui dort à l'arrière adossé à sa valise, tout est à vomir. À travers la vitre embuée défilent les halos des réverbères et des néons de la ville, passent les quartiers connus, les maisons, les boutiques fermées à cette heure, et quelques fenêtres encore éclairées, semées au hasard des immeubles, comme des feux dans le désert. Le monde si vague et si lointain se déroule à travers la vitre, déformé par la buée et les gouttes de la pluie qui s'est remise à tomber finalement, le monde et sa vie défilent dans des éclairs déchirant la nuit, et tout est à pleurer. Des chansons qu'il déteste passent à la radio comme pour l'accabler un peu plus de leur gaieté niaise et sucrée de musique populaire.

Kaze laisse aller son front contre le verre.

Ferme les yeux. Serre les dents.

Vomit et pleure, à l'intérieur.

Richard B.

Je déteste voyager, c'est ce que Richard B. se répétait en bouclant sa valise. Il n'y avait rien au monde qu'il aimât plus que les habitudes : sa maison, ses amis, son quartier de North Beach, connaître le nom du patron du bar qu'il fréquentait en ville et qu'on le serve, chez les commerçants où il allait plusieurs fois par semaine – Richard n'avait pas de voiture, aussi évitait-il les supermarchés –, qu'on le serve avec un sourire de commerçant, comme si on le servait mieux que les autres clients, voilà ce qu'il aimait, et aussi faire sa balade jusqu'aux attractions désuètes et aux vendeurs de glaces du Fisherman's Wharf tous les dimanches, au retour dire bonjour en passant à la fleuriste qui venait de s'installer au coin de Washington's Square, à côté de la civette, discuter sans plus, le temps de parler de presque rien – peu importe –, enfin toutes ces habitudes qu'il avait soigneusement fait germer dans sa vie et dont il fallait maintenant s'occuper quotidiennement, choisies et cultivées, parce qu'il les aimait pour cette raison que c'étaient les siennes : c'étaient *ses* habitudes.

Ça et croiser parfois à l'improviste un vieux copain de l'agence C. Card ou Smith & Smith, les boîtes où il avait travaillé avant de se mettre à son compte il y a quelques années. Ces rencontres tenaient dans une grande ville comme San Francisco à la fois de l'habitude et du plus grand hasard, ce qu'il considérait comme une sorte de définition du miracle. Même quand cela n'arrivait pas, le simple fait d'imaginer qu'une telle coïncidence pût se produire, qu'elle avait une *probabilité* – infime mais tout de même –, suffisait à illuminer sa journée. Il sortait le matin de chez lui en se disant : et si je croisais par hasard ce grand type roux de l'Oregon qui était arrivé à l'école en cours d'année, avec son anorak orange et son bonnet de laine, ses balles de 22 plein les poches pour tirer les pommes à la carabine – comment s'appelait-il déjà ? –, et il marchait dans la rue en souriant, repensant à toutes les bêtises sans conséquences qu'il faisait à l'époque. Il était heureux dans ces moments-là, alors les gens qu'il croisait lui souriaient aussi.

Ce n'était pas toujours le cas.

Richard avait beaucoup de temps pour se promener, soigner ses habitudes et cultiver ses hasards, parce qu'il travaillait peu et qu'il était plutôt seul. Ça arrive à plein de gens : ils ne sont pas tristes, mais leur vie n'est pas très gaie. Après tout c'est une vie. Il comblait la sienne de sujets d'observation parfois bizarres qu'il essayait de rendre amusants pour se distraire.

Richard était passionné par les probabilités. Grâce aux probabilités, même un fait hautement improbable conserve une chance de se produire qu'on peut quantifier. Une pluie de grenouilles, tomber amoureux dans la rue, tout devient possible. Cela marchait évidemment aussi pour les cataclysmes, et en général c'était pour les prévenir qu'on les invoquait : un tremblement de terre, par exemple. Les experts sismologues expliquaient bravement que même si on arrivait à le prévoir – ce qui était pour l'instant du domaine de la science-fiction –, même si on y arrivait avec une marge assez courte, disons deux jours à l'avance, et avec une probabilité raisonnable – encore de la science-fiction –, on ne le dirait sans doute pas à la population. On avait fait des calculs : il y aurait *probablement* plus de morts à cause de la panique qu'à cause du tremblement de terre – dire qu'il y avait des gens payés pour vous faire courir ce genre de risques.

Cela n'intéressait pas beaucoup Richard, qui pensait que cet usage des probabilités était purement pessimiste.

Qu'avaient-ils donc, les journalistes, les experts et les politiciens qui nous gouvernent, tous ces gens qui parlent dans le poste de télévision, qu'avaient-ils donc à vouloir nous déprimer un peu plus, sans cesse ?

Un jour, la moitié de la ville glisserait brutalement sous les eaux, et voilà. De Tokyo à Los Angeles, tout le monde attendait le « Big One », celui qui atteindrait enfin le dix sur l'échelle des magnitudes, un peu comme en 1968 on avait été suspendu au record

du cent mètres de Jim Hines qui avait fait soudain exploser le mur des dix secondes.

Évidemment, Richard savait bien que cette comparaison ne valait qu'à cause du chiffre dix et du fait que des millions de gens « attendaient » ce record à la fois improbable et possible depuis des décennies : même si l'on considérait que l'exploit de Hines fût l'événement le plus marquant de cette année-là – sur le plan sportif, c'est incontestable –, on devait bien avouer que ça n'avait pas déclenché de catastrophe particulière. Mais quoi ? les désastres valent-ils plus que les miracles ? Il n'y avait pourtant pas besoin d'apocalypse pour comprendre qu'on était peu de chose, et sans attendre le Big One il suffisait à Richard d'ouvrir son frigo, plein de bières et de boîtes de nouilles à emporter, pour s'en convaincre. Alors que les records du monde, disait-il, ça fait rêver, et ce sont les rêves qui nous font vivre. Richard aimait les probabilités sans arrière-pensée. Ce qu'il aimait, c'était le miracle.

Autrefois, on ouvrait le ventre des oiseaux pour faire des prédictions qui ne se réalisaient jamais, mais les probabilités étaient plus subtiles. Elles disaient que quelque chose pourrait avoir lieu, ou pas. Avec elles, même le fait qu'il ne se passe rien devenait un événement, un peu comme lorsque vous sortez avec votre parapluie parce que la météo a annoncé qu'il allait pleuvoir et qu'il fait beau finalement. Elles ne mentaient jamais. Et absolument tout ce qui arrivait était miraculeux. Demain par exemple, il partirait, ça ne lui était pas arrivé depuis 1976.

Tout de même, le Japon, se dit-il en repensant au coup de fil de Yukiko.

Pour quelqu'un qui déteste voyager, ça fait une trotte.

Les sapins de San Francisco

Il fait nuit et ce n'est pas évident de se donner un but ni même de savoir simplement où aller lorsqu'on est seul, alors elle marche au gré des lumières de l'éclairage public et des enseignes, des delis et des combini encore ouverts, des pas-de-porte, escaliers de perrons ou entrées de garages qui s'illuminent à son approche, Yukiko marche le souffle court et les cheveux qui commencent à se coller à son front humide, elle transpire également dans le cou et le bas du dos, pourtant il fait froid, on est en plein mois de janvier. Elle est sortie après avoir appelé Richard. C'est son seul ami, même si c'était impossible de vivre avec lui. Elle est sortie pour réfléchir, c'est ce qu'elle s'était dit et puis, une fois dehors, elle s'est rendu compte qu'elle était sortie pour arrêter de réfléchir. Elle s'est mise à marcher.

C'est la période où les rues s'encombrent de sapins de Noël décharnés d'aiguilles, tels des épouvantails brisés couchés à même le sol parfois dépassant de sacs poubelles immenses et pourtant incapables de les contenir. La plupart sont juste jetés

devant les portes. Il y en a sur tous les coins de trottoirs déserts, dans les allées derrière les épiceries italiennes, sur les hauteurs de North Beach jusqu'aux avenues plus chics de Nob Hill, des dizaines de cadavres de sapins, peut-être des centaines ou des milliers si l'on pouvait se mettre à les compter dans toute la ville, recenser cette espèce de champ de bataille désolé où ils sont tombés sans honneur dans les premiers jours de janvier. Elle ne les avait jamais remarqués, mais à cette heure de la nuit il n'y a plus qu'eux dans les rues, leur ombre tassée de la grandeur d'un homme à terre qui la surprend à chaque fois de loin, quelques branches se découpant au-dessus de leur masse, enchevêtrées, plantées dans leur tronc telles des flèches. *Ils ont été dégarnis de leurs décorations et reposent là tristement, comme des soldats morts après une bataille perdue. Une semaine auparavant ils ont été des sortes de héros, se dit-elle. Ils sont très loin à présent de l'attention aimante d'un enfant.* Elle marche et, franchement, elle ne saurait pas expliquer où elle va. Elle gravit Hyde Street, c'est la plus directe mais la plus raide aussi pour gagner le centre-ville. Ça monte tellement avant d'arriver sur Broadway que l'artère devient un tunnel de quatre voies qui s'engouffre sous terre dans un hurlement de moteur. Si elle va jusqu'à Downtown, elle n'a fait que le tiers du chemin. Elle pense à tous ces sapins morts alors qu'elle escalade les pentes de Nob Hill et, un instant, elle se dit qu'elle est en train de faire ça juste pour se fatiguer. Elle transpire pas mal à présent, ce qui n'est pas son genre. Elle marche presque pliée en deux : si elle se tenait droite sans

doute elle tomberait en arrière. Elle aurait pu aussi bien descendre une bouteille de gin. Ça, c'était plutôt le style de Richard.

Cela fait bientôt une heure qu'elle arpente ainsi les rues et elle n'est toujours pas parvenue au niveau de Geary Street, mais elle commence à entendre les sirènes des voitures de patrouille qui sillonnent sans arrêt les blocs à l'est de Macy's pour que la nuit reste calme. Dans ce coin de la ville où l'on trouve aussi bien des boîtes de nuit que des magasins chics, cela fait des années que les hobos des années soixante-dix se sont transformés en junkies et en simples clochards. Les plus résistants entretiennent encore une forme de sociabilité, s'appellent par leur nom de rue et se refilent des tuyaux sur les foyers qui ont encore des lits. Ils ont l'air à peine moins sociopathes que les jeunes snobs qui sortent des clubs, ivres morts, après avoir vidé une bouteille de cognac à trois cents dollars pour impressionner des filles qui rêvent de se marier avec des gars comme ça. Un condensé de l'Amérique.

Instinctivement, elle a bifurqué vers l'ouest sur Sutter Street. Elle est d'humeur nocturne, alors elle voudrait éviter les lumières trop crues.

Et puis la rue descend maintenant plus tranquillement. Les immeubles sont bas. Tous les rez-de-chaussée sont occupés par des boutiques minuscules dont les enseignes changent, et c'est comme si elle se réveillait. Elle oblique vers Post Street, s'assoit sur un des bancs de ciment de la ruelle, face à la Peace Plaza. C'est donc là qu'elle allait : Japantown, première étape de son étrange voyage de retour. Demain, elle retournera au Japon où elle n'a pas mis

les pieds depuis quinze ans, avec Richard qui n'y est jamais allé.

Elle pense aux arbres de Noël qu'elle a débusqués partout sur son trajet, même devant le Carlton et le Majestic. Elle en a compté soixante-six en une seule nuit. Elle se dit qu'elle a trouvé ce truc de les recenser pour ne penser à rien. Mais ce n'est pas vrai qu'elle ne pense à rien. Elle pense réellement aux sapins qui sont comme des soldats morts et l'enfance une bataille perdue d'avance.

On ne devrait jamais aider une ex-petite amie

Tout ce que Richard B. connaissait du Japon, à peine deux ans plus tôt, c'était le restaurant Cho-Cho, sur Kearny Street, dont le patron, Jimmy Sakata, était un type bizarre. On disait qu'il avait une arme, un .44 Magnum comme celui de l'inspecteur Harry, mais en fait personne ne l'avait jamais vue. Lorsqu'il vous trouvait sympa ou votre copine jolie, Sakata était capable d'offrir l'addition, comme ça.

C'est là que Richard avait rencontré Yukiko quand elle était serveuse.

Elle l'avait entraîné ensuite dans ce cours de méditation zen et dans plein d'autres trucs de bouddhistes mangeurs de tofu dont il s'était remis peu à peu lorsqu'elle l'avait quitté, et qui ne font pas partie de cette histoire. D'elle, il ne s'était pas remis, pourtant c'était il y a déjà presque un an. Elle lui avait brisé le cœur, le lui avait rendu en miettes.

Yukiko était japonaise et jolie. Lorsqu'elle n'était pas serveuse, elle était comédienne, ce qui était une sorte d'hyperbole de la dèche, parce qu'il y avait

encore plus de comédiennes que de serveuses en Californie. Mais elle portait ce destin avec une superbe admirable. Vous ne pouviez la manquer dans la rue. Elle avait quelque chose, une sorte de vibration, un sillage quand elle marchait : il semblait que l'air tremblait autour d'elle comme s'il n'osait pas la toucher. Les chances qu'ils se rencontrent étaient très minces, celles qu'elle accepte de coucher avec lui véritablement minuscules, ce qui fait qu'il avait vécu leur histoire comme un miracle permanent. Tout l'avait émerveillé chez elle, tout, son corps et sa voix, son accent, la blancheur de sa peau, ses très longs cheveux, sa manière souple et lente de marcher, ses gestes comptés, ses yeux d'ombre, ses yeux *d'un minuit sans étoile* – il y avait plein d'obscurité nocturne et de mystère dans ses yeux –, son silence aussi, sa façon de l'observer sans parler lorsqu'ils étaient ensemble, ne le quittant pas du regard, en buvant son thé, assise en tailleur sur le lit, ses cheveux autour d'elle, le sexe tel un animal dormant entre ses jambes, rêvant peut-être.

Il avait aimé tout d'elle et peut-être surtout ce qui les séparait, tout ce qui criait à l'oreille de Richard que cette fille était bien trop belle pour lui, qu'il ne savait rien d'elle et qu'elle finirait par s'en aller, ce qu'elle fit.

Par la suite, Richard ne s'était pas méfié quand ils étaient devenus « bons amis » – et que faire d'autre, il ne pouvait vivre sans elle. Il avait repris ses habitudes, ses chemises à carreaux et ses vestes en laine qui donnaient à sa moustache un air de far west à la retraite. Il s'était remis à manger des hamburgers.

Il buvait aussi, peut-être plus qu'avant, quand il sortait le soir et même lorsqu'il ne sortait pas, tout simplement parce que la vie sans elle avait le goût fadasse, morose et un peu amer d'un whisky où les glaçons avaient fondu. Lorsque Yukiko l'a rappelé, quelques mois plus tard, lorsqu'elle lui a proposé de devenir « bons amis », il ne s'est donc pas méfié. Il a surtout pensé qu'il allait la revoir, et c'est ce qui s'est passé, ils sont sortis quelques fois ensemble.

Au restaurant, elle lui a fait la leçon, parce que ça se voyait qu'il n'allait pas très bien, qu'il se laissait aller, elle lui a fait la leçon comme lorsqu'ils étaient ensemble et ça l'a fait sourire, il s'en foutait, elle pouvait bien dire tout ce qu'elle voulait, elle était là, magique, avec ses grands cheveux noirs et japonais, il n'y avait qu'à la regarder, mais, au cinéma, quand il a essayé de poser sa main sur sa cuisse à elle, l'air de rien, comme s'il s'était trompé de cuisse, elle l'a agrippée violemment et lui a rendu sa main en la lui montrant, les lèvres retroussées et les sourcils plissés, on aurait dit qu'elle tenait un bout de déchet radioactif ou quelque chose qui la dégoûtait vraiment. Il ne savait plus comment s'y prendre et il ne savait pas ce qui lui faisait le plus de peine : qu'elle fût sortie de sa vie ou qu'elle pût y revenir comme ça, sans qu'ils redevinssent amants. Il ne s'était pas méfié, mais il s'en était vite mordu les doigts.

Après tout, ils n'avaient jamais été amis.

Jusqu'à ce qu'elle l'appelle, affolée, au milieu de la nuit, le réveillant en sursaut et le projetant hors de son lit, faisant dégringoler les deux ou trois piles d'objets en tous genres dans lesquels il a balancé un

grand coup de pied, dans le noir, avant d'atteindre le téléphone. Son père avait disparu.

« Comment ça, disparu ?

— Parti, envolé, plus de nouvelles. Oh, Richard, s'il te plaît.

— Bien sûr. Je suis là. Je vais t'aider. »

On ne devrait jamais rendre service à une ex-petite amie. Richard ne connaissait même pas ses parents. Le bonhomme avait disparu depuis plusieurs jours et personne ne savait où. La police ne faisait rien. Sa mère pensait à un enlèvement, un conflit avec un concurrent, un problème avec les yakuzas.

« Comment ça, les yakuzas ?

— Richard, tu sais bien. Mes parents vivent encore au Japon.

— Attends une minute. Comment ça, au Japon ?

— Richard ! Tu ne vas pas répéter tout ce que je dis. Oh, Richard. Oh, Richard.

— D'accord. Au Japon. Arrête de crier dans le téléphone, s'il te plaît. »

Il avait eu le temps d'allumer la lumière. De se frotter énergiquement les yeux. De là où il était, il pouvait voir toute sa chambre même sans ses lunettes, le bazar invraisemblable qui régnait là-dedans et, sur la petite table qui lui servait de bureau, les piles de factures qui s'étaient accumulées ces derniers temps. Richard avait été obligé de remercier sa secrétaire au moment où il avait dû renoncer à payer le loyer d'un bureau en ville, il y a quelques mois, et ce qu'il voyait dangereusement se profiler dans le désordre de sa chambre éclairée

d'une manière inhabituelle, sa chambre soudain surprise au milieu de la nuit, c'était le moment où sa propriétaire allait finir par le renvoyer lui aussi de son appartement. Ce n'était pas une raison suffisante pour se mettre à faire n'importe quoi, mais Yukiko continuait de crier dans le téléphone avec une voix grésillante où l'on percevait surtout des voyelles. Il ne savait même pas quelle heure il était : le réveil s'était cassé la gueule avec le verre et la bouteille de whisky vides qui trônaient d'ordinaire sur sa table de nuit. Il ouvrit la fenêtre en continuant à parler, de loin, dans le combiné posé à terre. Ça sentait déjà le vieux garçon et un peu le tabac froid. Après tout. Sa vie partait à vau-l'eau depuis qu'elle n'était plus là.

Je me demande comment font les gens pour vivre comme moi, se dit-il.

« Est-ce que ça va, toi ? Tu tiens le coup ? »

Il lui avait posé la question sans y penser, pour dire quelque chose. Bien sûr que non ça n'allait pas, mais cette phrase banale il l'avait prononcée sur un ton de nouveau familier, intime, un ton de tous les jours quand ils passaient leurs jours ensemble. Cela lui fit un bien fou, à lui, de le dire ainsi, et peut-être qu'elle se calma un peu. Elle sanglotait doucement. Elle essaya de lui expliquer quelque chose à propos de ses parents qu'elle n'avait plus revus depuis qu'elle s'était installée à San Francisco, mais les mots faisaient des bulles au fond de sa gorge et menaçaient de l'étrangler. Elle se mit à renifler doucement, sans parler, retrouva peu à peu un souffle sans hoquets.

Il écoutait. Collait son oreille à sa respiration.

Pour rien au monde il n'aurait brisé ce silence qui s'était glissé entre eux dans la nuit, comme un rêve.

Lorsqu'elle se remit à parler, Yukiko le remercia comme elle le faisait de temps en temps, en se penchant plusieurs fois, pliée en deux, très droite, ça pouvait presque s'entendre au téléphone. Elle avait déjà pris leurs billets.

C'est là, en raccrochant, arpentant pesamment la pièce en redressant tant bien que mal les piles de bouquins et de papiers à terre, s'asseyant sur son lit et rechaussant ses lunettes, contemplant son placard sans trop d'idées sur ce qu'il convenait de mettre dans une valise, c'est là que Richard a compris qu'il venait de se faire avoir. Pas par le désespoir de la sublime Yukiko, mais par ses bons sentiments à lui. Ça, et le fait qu'il avait dit oui sans doute pour de mauvaises raisons, en pensant qu'ils allaient faire ce voyage ensemble et que ce serait sans doute l'occasion... Il avait peut-être furtivement imaginé que peut-être... enfin ce genre de choses. Les mauvaises raisons d'agir avaient toujours le même nom et Richard le connaissait par cœur : c'était l'espoir. La face cachée des probabilités.

Mais vous ne savez pas encore ce que faisait Richard B. dans la vie, alors que l'histoire a bel et bien commencé, maintenant : il était détective privé.

Undercover, évidemment.

Lui prétendait qu'il était poète.

La digue	289
Adieu Japon	293
<i>Note de l'auteur</i>	299

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELJN000560.N001
Dépôt légal : août 2013